

Walter Zidaric (éd.),
Saint-Pétersbourg : 1703-2003,
Nantes, Université de Nantes - CRINI, 2004,
208 p. (Colloque international des 16 et 17 mai 2003), ISBN 2-9521752-0-9

Le tricentenaire de la fondation de Saint-Pétersbourg a été marqué par une série de célébrations et de publications ; à titre d'exemples, indépendamment des commémorations en Russie même, nous citerons le numéro spécial de la *Revue russe* paru en 2003 ¹ et le recueil *Saint-Pétersbourg. Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire* publié sous la direction de Lorraine de Meaux dans la collection « Bouquins » de Robert Laffont en 2003 ² mais bien d'autres ouvrages ont paru en France pour cette occasion ³. S'y ajoute le présent volume qui correspond aux actes du colloque organisé dans le cadre du Centre international des langues de l'Université de Nantes par le CRINI (Centre de Recherches sur les Identités Nationales et l'Interculturalité) et tenu, suprême coquetterie, le jour anniversaire de la fondation de Saint Pétersbourg (le 16 mai...). C'est comme si la métropole bretonne affirmait ainsi avec son homologue russe des affinités nourries par une même tradition de contacts et d'échanges typique des villes portuaires.

-
1. *Санкт-Петербург. Saint-Pétersbourg*, *La Revue russe*, 22, 2003, 118 p.
 2. L. de Meaux (éd.), *Saint-Pétersbourg. Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2003, 1138 p. (Bouquins)
 3. Voir D. Senay, *Saint-Pétersbourg*, Paris, Renaissance du Livre, 2002, 248 p. ; N. Anfiterov, *L'âme de Saint-Pétersbourg*, trad. du russe et annoté par A. de Peretti, Paris, Bernard Giovanangi, 2003, 223 p. ; D. Auzias & J.-P. Labourdette, *Saint-Pétersbourg 2004-2005*, Paris, Nouvelle Édition de l'Université, 2003, 320 p. ; D. Fernandez, *La Magie Blanche de Saint-Pétersbourg*, Paris, Gallimard, 2003, 176 p. ; Y. Gauthier & W. Buss, *Saint-Pétersbourg*, Paris, Flammarion 2003, 348 p. ; E. Lo Gatto, *Le mythe de Saint-Pétersbourg*, Paris, Éditions de l'Aube, 2003 (pour l'édition de poche) ; *Saint-Pétersbourg*, Paris, Hachette Tourisme, 2003, 128 p. ; *Saint-Pétersbourg*, Paris, Nouveaux Loisirs, 2004, 128 p. ; D. Savelli, *Saint-Pétersbourg : guide culturel et intime*, Paris, Autrement, 2003, 200 p. ; Ph. Gloaguen, *Saint-Pétersbourg*, nlle éd., Paris, Hachette, 2004, 256 p. (Guides Voir)...

Le plan adopté dans la présentation des contributions n'est pas très lisible ; il ne suit pas en tout cas l'ordre alphabétique des noms des auteurs. Après réflexion, il semble qu'on puisse y repérer la progression suivante : suite à l'avant-propos de Walter Zidaric (p. 7-8) on trouve tout d'abord évoqués la fondation de la ville et son développement ultérieur replacés dans le temps et l'espace (Marina Maguidovitch, « Les célébrations des jubilés de Saint-Pétersbourg dans leur contexte sociopolitique », p. 9-17 ; Oleg Kobtzeff, « Espaces et cultures du bassin de la Neva : représentations mythiques et réalités géopolitiques », p. 19-49 ; Alexis de Wrangel, « Le damier et le trident. Urbanisme et standardisation architecturale pétersbourgeois », p. 51-82). Suit l'évocation littéraire du Saint-Pétersbourg mythique à travers les contributions de Dimitri Schakhovskoy (« Le mythe de Saint-Pétersbourg hier et aujourd'hui », p. 83-93), Michaela Böhmig (« Le 'Cavalier de bronze' dans l'interprétation du début du XX^e siècle », p. 95-102) et Ernst Dautel (« Gottfried Benn et le poème *Saint-Pétersbourg, milieu du siècle* : une ville dans un écran », p. 103-123). On a ensuite l'évocation d'un Saint-Pétersbourg musical avec Walter Zidaric (« La vie musicale pétersbourgeoise et le théâtre Mariinski : espace retrouvé d'un prestige international », p. 125-133), Tatiana Zolozova (« Les troubadours de Pétersbourg », p. 135-144) et Emmanuelle Bousquet (« La scène de Saint-Pétersbourg : 'La Force du destin' de Giuseppe Verdi », p. 145-152). Le recueil se termine par les beaux-arts et le cinéma traités par Tetiana Mojenok (« Les boursiers de l'Académie des Beaux-arts de Saint-Pétersbourg à Paris : Alexeï Bogolubov », p. 153-163), Monique Branthomme-Vivier (« Constantin Kouznetzoff /1863-1936/ : peintre de la Bretagne », p. 165-169), Annie Tchernytchev (« Leningrad-Paris : itinéraire de peintre à la fin des années 70 », p. 171-184), Catherine Lanfranchi-de Wrangel (« *Les nuits blanches* de Luchino Visconti : un Saint-Pétersbourg personnel » (p. 185-194) et Ludmila Gaav (« Le public du Musée Russe à Saint-Pétersbourg dans la période des mutations socioculturelles : la réception de l'art interdit » (p. 195-205).

Cette rapide énumération permet de se faire une idée de la richesse du recueil qui contribuera efficacement à mieux nous faire connaître une ville qui est devenue l'une des grandes destinations culturelles à l'heure actuelle. Vu l'impossibilité matérielle de rendre compte de façon détaillée de chacune de ces contributions, nous nous contenterons de quelques remarques cursives.

L'article de Marina Maguidovitch évoque les vicissitudes de l'histoire qui ont pesé sur le mode de célébration des jubilés de Saint-Pétersbourg : boudé par la monarchie en 1903, qui reniait alors la tradition de Pierre I^{er}, reporté de 1953 à 1957 du fait de la suspicion tenace nourrie par Staline envers une ville trop cosmopolite à son goût... L'affirmation selon laquelle l'actuel président russe serait « plus proche de Saint-Pétersbourg que de Moscou » et essaierait de « se gagner des appuis parmi les personnalités culturelles influentes de la ville » (p. 18) serait peut-être à nuancer au regard des développements récents. La contribution d'Oleg Kobtzeff est en tout point remarquable et met en pièces d'une certaine manière le mythe fondateur de Saint-Pétersbourg qui accumule les poncifs (la « page blanche » de Tchaadaev, la création *ex nihilo*, Pierre comme bâtisseur thaumaturge, « la ville sans racines » etc.) ; en pratiquant une approche interdisciplinaire, l'A. démontre que le site était peuplé, connu, fréquenté bien avant la conquête russe, que c'était depuis toujours un lieu de passage et d'échange où régnait la pluriethnicité ; il accorde ici une mention spéciale aux peuples finnois

qui peuplaient l'Ingrie (Ingermanland), témoins et victimes de l'affrontement séculaire russo-suédois et qui ont fini par pratiquement disparaître du paysage pétersbourgeois à l'époque soviétique⁴, victimes d'un véritable génocide culturel que l'A. n'est pas loin d'assimiler à celui d'autres peuples colonisés comme les Amérindiens (p. 22-23). On aurait ainsi comme une nouvelle application de l'idée longtemps considérée comme sacrilège en URSS du « substrat finno-ougrien ». On relèvera que l'A. aurait pu mentionner l'article récent de Michel Niqueux à propos du transport du fameux rocher-socle du Cavalier de bronze (n. 5, p. 22⁵). Pas moins passionnant, l'article d'Alexis de Wrangel décrypte le message symbolique des structures urbanistiques de Saint-Pétersbourg en les rattachant à celles des grands modèles de l'époque : Versailles, Mannheim, Amsterdam... Le rôle éminent des architectes italiens est souligné au passage dans l'édification de la capitale. Ces structures se révèlent donc aussi signifiantes des différents paradigmes culturels de l'époque (baroque, néo-classique...) que le furent, chez nous, celles d'un visionnaire comme Ledoux.

La contribution de Dmitri Schakhovskoy nous fait l'historique de l'image de Saint-Pétersbourg en Russie, qui a toujours oscillé entre indignité, dénigrement et célébration, et fonctionne ainsi comme un réactif du jeu des idéologies concurrentes. L'article de Michaela Böhmig est une investigation des réincarnations russes du « Cavalier de bronze » en littérature et dans les arts où l'on voit peu à peu s'affirmer le rôle du serpent négligé par Pouchkine et qui peu à peu se transforme en dragon de l'Apocalypse. L'article d'Ernst Dautel est un bel exemple de commentaire culturel avec son élucidation des références du texte saisissant que le poète expressionniste allemand Gottfried Benn avait consacré à Saint-Pétersbourg en 1943 alors que la guerre faisait rage ; on regrettera seulement que l'A. n'ait pas jugé utile de présenter au public francophone ce grand écrivain qui témoigne lui aussi de l'extraordinaire fascination exercée par Dostoïevski sur les pays de langue allemande (rappelons la « Dostojevski-Gesellschaft », toujours aussi active, l'influence de l'écrivain russe sur Stefan Zweig, Thomas Mann et tant d'autres...). L'A. relève une coquille dans le nom de l'île Krestovski que Benn avait orthographié « Kretowsky » (p. 110) ; semblable erreur ne pourrait-elle rendre compte du nom du « baryton Worobjew » que l'A. a vainement tenté d'élucider (p. 108) ? On peut être tenté d'y lire « Worobjew » (Jakov Stepanovič Vorob'ev, célèbre basse des scènes russes, 1769-1800) ; il est vrai qu'une basse n'est pas un baryton et que les dates indiquées ne correspondent pas à la période de la première moitié du XIX^e siècle qui est envisagée, mais un poète en est-il à cela près ?

L'article de Walter Zidaric remet en perspective l'histoire du théâtre Marinski redevenu, grâce à son directeur général Valery Guerguiev, le « Ier opéra

4. On sait qu'avant 1917 ces Finnois que les Russes désignaient par le terme générique de *Tchoukhontsy* (*čuxoncy*) étaient familiers aux yeux des Pétersbourgeois et on les voit souvent apparaître dans les œuvres littéraires mettant en scène la capitale du Nord (Gogol' et ses nouvelles pétersbourgeoises, *Eugène Onéguine* de Puškin, livre I, *Les pauvres gens* de Dostoïevskij etc.). Vladimir Dal' leur consacra même en 1840 une étude dans le goût des essais « physiologistes » en vogue à l'époque : *Les Finnois à Piter* (*Čuxoncy v Pitere*).
5. M. Niqueux, « Comment fut transporté le rocher qui servit de base à la statue équestre de Pierre le Grand, ou l'ingéniosité d'un aventurier grec à Saint-Pétersbourg et ses vicissitudes », *La Revue russe*, 22, 2003, p. 31-44).

de Russie » (p. 133). On met en valeur le lien privilégié, presque organique, qui unit jusqu'à nos jours le Marinski à l'Italie. Dans ce texte, les transcriptions proposées pour les noms russes sont parfois un peu déroutantes au vu de la tradition francophone : pourquoi *Mariinski* au lieu du *Marinski* en usage ? *Dargomijski* et non *Dargomyjski* ? *Khovanshtchina* et non *Khovanchtchina* ? *academicheski* au lieu de *akademitcheski* ? *Gergiev* et non *Guerguiev* ?... Tetiana Zolozova traite ensuite de Saint-Petersbourg comme motif d'inspiration chez les musiciens russes ; de Glinka à Chostakovitch le traitement du thème est lié à l'actualité, partagé entre une vision « individualiste » et une vision « historique » et trouve de nombreuses correspondances en littérature. Au passage le néophyte découvrira des compositeurs contemporains peu connus tels que Ivan Dzerjinski, Andreï Petrov, Youri Chaporine (p. 143). Emmanuelle Bousquet s'attache ensuite à *La Force du Destin* de Verdi qui avait été, rappelons-le, commandé par le Théâtre impérial de Saint-Petersbourg et représenté là pour la première fois en 1862 ; l'A. émet l'hypothèse d'une influence russe sur la structure de l'œuvre (p. 148) et rappelle que ce sont les critiques formulées à Saint-Petersbourg qui ont permis au « Garibaldi de la musique » d'amender avec bonheur son œuvre ; le mélomane aurait ici aimé savoir, par pure curiosité, si l'aura funeste et superstitieuse qui pèse sur *La Force du Destin* a également cours au sein du public russe...

L'article de Tatiana Mojenok évoque ensuite la personnalité et le rôle du peintre Alexeï Bogolioubov (plutôt que *Bogolubov*) dans le parrainage en France des jeunes peintres russes boursiers ; dans cette contribution à l'étude des relations franco-russes au XIX^e siècle est rappelée l'œuvre d'un disciple de Corot et de l'école de Barbizon. Suit la contribution de Monique Vivier-Branthomme consacrée au peintre de l'émigration Constantin Kouznetsoff formé à Saint-Petersbourg et qui devait devenir un authentique peintre « bretonnant ». Le texte d'Annie Tchernycheff est un coup de sonde très éclairant dans l'histoire récente de l'art non-officiel dans les années de stagnation en URSS. Catherine Lanfranchi-de Wrangel traite ensuite des *Nuits blanches* de Visconti, qui innove dans la manière du cinéaste par son mélange de cinéma, de théâtre et d'opéra (le « spectacle total ») ; il y a là dans la carrière de Visconti comme une pause qui lui permettra de rebondir ensuite vers la quête de l'Histoire. La contribution de Ludmila Gaav, fort intéressante et nourrie d'enquêtes sociologiques, montre l'émergence d'un nouveau profil de public dans les musées russes à la faveur des changements récents sur l'exemple du Musée russe de Saint-Petersbourg qui a fait l'objet d'un sérieux dépoussiérage (dont nous pouvons témoigner, ayant visité cet été 2004 sa triple exposition des artistes du « Valet de carreau » d'une stupéfiante richesse) ; il y a là tout un changement fascinant des paradigmes et des repères culturels de la société russe, où ce qui était diabolisé et refoulé devient la norme au travers de la récupération des valeurs du passé.

On relèvera la grande diversité des contributeurs, que ce soit par la nationalité (six étrangers pour huit Français) ou les compétences mises en œuvre ; est ainsi une fois de plus démontré l'avantage d'une approche interculturelle comme celle que pratique le CINI à Nantes (et à laquelle s'essaie aussi le CRIMS à Toulouse) qui permet de tisser large en utilisant toutes sortes de compétences qu'on serait bien en mal de trouver si on se limitait au vivier exigu des purs slavistes hexagonaux. L'ouvrage représente une évocation aussi bien historique que contemporaine qui permet de se faire une idée assez précise de la grande métropole du Nord ; pour prétendre à l'exhaustivité il faudrait y ajouter un panorama économique et social, mais le tableau proposé est déjà très suggestif et laisse toute

sa place au mythe, élément fondateur de Saint-Pétersbourg. Dans tous les cas, le recueil peut être considéré comme un très utile ouvrage de référence qui s'efforce d'aller au fond des choses par delà les apparences ; l'impression dominante qu'on recueille est celle d'une capitale qui s'impose à nouveau en Russie dans les domaines de l'esprit et des arts face à Moscou en proie à l'affairisme et aux troubles jeux politiques.

Regrettons seulement que la présentation adoptée ne facilite guère le travail du lecteur et encore moins celui du recenseur : il faut en effet chercher la fin de chaque contribution pour repérer le nom de son auteur ; il n'y a pas non plus les titres de rappel qui facilitent d'habitude la consultation de ce genre de recueils, le nom de l'auteur et le titre de l'article sont ici uniformément et sans aucun profit remplacés par la sempiternelle mention « Saint-Pétersbourg : 1703-2003 ». On notera aussi que la 4 de couverture indique que la ville a « russifié son nom en Petrograd au début de la Grande Guerre » : il vaudrait mieux dire ici « slavonisé » avec le modèle de mot composé et la forme *grad* à vocalisme réduit qui renvoient à la tradition slavonne (voir à ce sujet un article de feu Unbegaun ⁶) ; quant au terme de « Grande Guerre », parfaitement lisible et traditionnel en France, il paraît inapproprié pour la Russie où l'on parle plus communément de « Première Guerre mondiale », voire de « Guerre allemande » pour bien faire la césure avec les guerres civiles et d'intervention qui ont suivi.

Roger Comtet

*Université de Toulouse-le Mirail,
département de slavistique - CRIMS (LLA)*

6. B. Unbegaun, " Les noms des villes russes : la mode slavonne ", *Revue des études slaves*, XVI, 1-2, 1936, p. 65-75.